

SCIENCES ARCHÉOLOGIE

« En préhistoire, il faut faire le deuil de l'événement »

Est-il pertinent de distinguer la préhistoire de l'histoire ? La césure entre les deux étant fluctuante, l'archéologue Boris Valentin tranche : l'apparition de l'homme, il y a 3 millions d'années, marque selon lui le début de l'histoire.

Propos recueillis par Pierre Barthélémy

Publié le 20 décembre 2020 à 18h30 Lecture 6 min.



Boris Valentin, archéologue, dans le parc de Sceaux (Hauts-de-Seine), le 30 novembre 2020. Rafael Yaghobzadeh pour "Le Monde"

Archéologue, professeur à l'université Paris I-Panthéon-Sorbonne, Boris Valentin est spécialiste des dernières sociétés de chasseurs-cueilleurs en Europe occidentale. Coauteur, avec son collègue Jean-Michel Geneste, d'un livre d'entretiens intitulé *Si loin, si près. Pour en finir avec la préhistoire* (Flammarion, 2019), il a coorganisé, le 20 novembre, une journée d'étude dont le titre était lui aussi un tantinet provocateur : « Que faire avec la préhistoire ? ».

Une première question directe : quel est le problème avec la notion de préhistoire ?

C'est une notion compliquée, à la fois une démarche et un champ de recherches, une discipline et une période. Elle est ambiguë car on ne sait pas bien où la préhistoire commence ni où elle s'arrête. Faut-il y mettre les premières bactéries et les tyrannosaures, ou seulement les humains ? Faut-il inclure les premiers fabricants d'outils qui, semble-t-il, étaient des australopithèques ? Et pour ce qui est de sa fin, certains disent que la préhistoire se termine – et donc que l'histoire commence – avec l'écriture. D'autres sont tentés de remonter à cette transformation importante des sociétés humaines qu'est l'apparition de l'agriculture et de l'élevage au néolithique. D'autres encore disent, plus timidement, que l'histoire commence avec l'apparition de l'art. D'autres enfin, comme Yuval Noah Harari, proposent de faire remonter l'histoire aux premiers récits imaginaires et aux premières sépultures.

Le mot lui-même, « préhistoire », est problématique...

Effectivement, dans ce mot « préhistoire » qui a été choisi au XIX^e siècle pour désigner cette partie très ancienne de l'histoire humaine, le préfixe est absurde, « cocasse », disait l'historien Lucien Febvre. Il laisse penser qu'on est en dehors de l'histoire et dans une espèce de passé mythique, figé, sans durée, ce que l'on voit bien dans certaines transcriptions populaires comme le film *La Guerre du feu* (1981) : on nous montre toute une galerie d'espèces humaines, dont on sait qu'elles se sont échelonnées dans le temps mais qui, là, coexistent, comme s'il n'y avait plus de durée. Du point de vue de la terminologie, les Allemands sont avantagés par rapport à nous car ils disposent du mot *Urgeschichte*, qui veut dire « l'histoire des commencements ».

La séparation préhistoire/histoire a-t-elle encore du sens aujourd'hui ?

Si l'histoire est l'étude de l'humanité d'un point de vue sociologique, ce n'est qu'un continuum et cette césure n'a pas de sens. Cela n'empêche pas qu'il y ait eu des ruptures, des transformations importantes, des seuils dans l'histoire sociale des humains. Mais certaines révolutions dans les périodes anciennes n'en sont peut-être pas vraiment. Beaucoup d'entre nous disent ainsi que la « révolution néolithique » n'a jamais eu lieu : c'est un ensemble de longs processus car il y a eu plusieurs néolithisations. Elles ont introduit progressivement un autre rapport au monde : la domestication des espèces a entraîné une transformation des idéologies, des cosmogonies, etc.

Lire aussi [La grotte de Cussac, temple artistique et crypte funéraire de la préhistoire](#)

Vous-même, vous considérez-vous comme un historien ?

Absolument ! Pour moi, l'archéologie est une méthode de l'histoire. D'ailleurs, je suis très heureux de constater que ce qu'on appelle préhistoire est revenu dans les programmes d'histoire de l'enseignement secondaire, en sixième, et que, dans les instructions données aux enseignants, on

recommande de sensibiliser les élèves à la source archéologique comme source historique. Il y a un rapprochement épistémologique intéressant et plutôt inédit parce que, pendant longtemps, les archéologues ont été assez méprisés. Au XIX^e siècle, l'Allemand Theodor Mommsen disait d'eux qu'ils étaient les « analphabètes de l'histoire »... Mais je constate désormais, chez les historiens, de l'appétence pour l'archéologie et les sources matérielles du passé, en particulier sur certaines périodes comme le Moyen Age.

Vous évoquiez tout à l'heure la question des débuts de l'histoire. Doit-on accepter qu'elle commence non pas 3 000 ans avant notre ère, mais 3 millions d'années ?

Je pense qu'il faut tout à fait l'accepter. On pourrait, du coup, garder le terme de préhistoire pour les animaux autres que les humains. Ces derniers et leurs proches cousins seraient, eux, dans l'histoire. Si on partage les choses ainsi, il reste un problème : le statut spécifique que l'on donne à l'homme, lequel est extrait de la nature. Mais c'est un moindre mal puisqu'on l'extirpe pour expliquer ce qui fait l'humain. Rien n'empêche les paléontologues de le laisser immergé dans le buissonnement de l'évolution. L'humain peut être étudié sous plusieurs éclairages : un éclairage historique, un sociologique et un biologique. Cela étant, on ne va pas changer la définition du mot « préhistoire » du jour au lendemain. Après tout, beaucoup de mes collègues se sentent très à l'aise avec le concept actuel. Néanmoins, ce changement pourrait faire l'objet de réunions de nomenclature comme les géologues ont le courage de le faire. Pour définir le début du quaternaire, ils se sont réunis à plusieurs reprises et ont fini par choisir une convention acceptable car, finalement, tout cela est affaire de convention.

Si on accepte la convention que vous proposez, cela impliquera de mettre dans l'histoire d'autres « humanités », comme les néandertaliens, qui sont de mieux en mieux connus.

C'est une question importante. Une réponse simple consiste à dire qu'à partir du moment où l'on a des outils taillés, c'est de l'histoire. Mais on peut aussi se demander s'il n'y a pas plusieurs histoires successives et notamment des temporalités différentes. Peut-être Neandertal, avec ses techniques diversifiées mais qui se répètent par grands cycles, avec des panoplies monotones qu'on va retrouver à divers moments de sa très longue histoire, ne s'inscrit-il pas dans un même régime d'historicité que notre espèce, du moins à partir du paléolithique récent (- 40 000 ans).

Lire aussi [Un site préhistorique de Néandertal mis au jour sur les rives de la Seine, une première près de Paris depuis le XIXe siècle](#)

Ce débat sur la préhistoire n'est-il pas surtout un problème d'Occidentaux, voire d'Européens ?

La préhistoire est une notion très européocentrée et cela se comprend car elle naît, en tant que démarche, en France, en Belgique et en Angleterre. La notion a ensuite été extrapolée un peu partout et elle est entrée en contradiction flagrante et dangereuse avec des histoires différentes, comme celle des Aborigènes australiens dont certains ne connaissent pas l'écriture. Dans des contextes comme celui-là, le terme de préhistoire peut donc être tendancieux et instrumentalisé. On l'a vu il n'y a pas si longtemps, avec un président français [Nicolas Sarkozy en 2007] qui a prétendu que l'homme africain n'était « pas assez entré dans l'histoire ». Et on mesure encore aujourd'hui les blessures que ce fragment de discours a infligées.

Lire aussi [L'homme africain et l'histoire, par Henri Guaino](#)

En Europe, l'histoire est plutôt successive, avec des transformations sociologiques sans retour en arrière. Il n'y a pas trop de coexistence entre des sociétés très différentes. Or ce régime de succession ne vaut pas partout. Ce n'est pas du tout ce que l'on constate en Afrique, où il y a eu coexistence entre sociétés urbaines et étatiques, sociétés d'agriculteurs, sociétés de chasseurs-cueilleurs. C'est un autre modèle, de synchronie, entre des sociétés très différentes.

Traditionnellement, l'histoire, c'est en grande partie ce qui fait date, c'est un rythme trépidant avec ce que vous appelez « la tyrannie de l'événementiel ». Il n'y a rien de tout cela dans votre domaine. La césure entre préhistoire et histoire n'est-elle pas là, au fond, avec cette différence de temporalité ?

La difficulté de notre démarche est effectivement l'appréciation des durées. Dans le paléolithique récent, on est à 200 ou 500 ans près. On cerne très bien les toutes petites durées, ce que j'appelle la nano-histoire : le geste du tailleur de pierre, la durée de l'exploitation d'un bloc de silex, la production d'un outil, la durée de fonctionnement d'un foyer... On cerne aussi des phénomènes de très longue durée, de l'ordre du millénaire. Entre les deux, on a de l'inconnu qui correspond aux durées de l'historien traditionnel : le temps court, la conjoncture. Quant à l'événement, il faut en faire le deuil. J'ai des collègues qui l'ont complètement fait, pas moi. Prenons l'exemple de l'art animalier en Europe, cette habitude qui a été prise d'aller au tréfonds des grottes pour y poser des peintures sans doute sacrées. Tout cela a duré 20 000 ans et s'est effondré à un moment. Ensuite, il n'y en a plus jamais. Il faut accepter de faire le deuil de la compréhension de ce qui s'est passé à cet instant.

Nous avons beaucoup parlé de cette articulation préhistoire/histoire. Qu'est-ce qui, finalement, rapproche le plus les préhistoriens des historiens ?

Je viens de lire un ouvrage sur la grotte de Cussac. Une empreinte de pied chaussé, intacte depuis près de 30 000 ans, un mouchage de torche sur une paroi, dont on voit encore le charbon près de se détacher, ce sentiment de présence, c'est émouvant. Et là, on rejoint le goût de l'archive qu'ont les historiens, ce rapport direct que nous avons la chance, le privilège, d'établir avec ceux qui nous ont précédés.

Pierre Barthélémy